

## LES ÉDITIONS DE PORT-ROYAL

par Jean MESNARD

Depuis trois cents ans qu'est parue l'édition des *Pensées* dite de Port-Royal, on pourrait croire que tout a été dit sur son compte. En fait, les études dont elle a été l'objet jusqu'ici ne couvrent qu'un champ très restreint. Elles sont principalement d'ordre bibliographique. Encore les recherches sur ce point ont-elles été menées avec beaucoup de négligence et de confusion. Il a fallu attendre une note de Louis Lafuma dans ses *Controverses pascaliennes*, en 1952 (1), pour y voir tout à fait clair dans une série qui comprend, après l'édition préoriginale de 1669, une « première première édition » (365 pages), une « seconde première » (334 pages - en fait, par suite d'une erreur, 358) puis une « première seconde » (identique à la « seconde première », mais avec la mention *Seconde édition*) et une « seconde seconde » (348 pages), toutes les quatre datées de 1670 et publiées chez le libraire Desprez. Louis Lafuma a aussi très justement insisté sur l'importance particulière de l'édition de 1678, qui constitue véritablement une nouvelle, et définitive, édition de Port-Royal, comportant l'emploi d'une numérotation des fragments auparavant absente, et surtout procurant des fragments nouveaux. Il resterait encore à dénombrer les contrefaçons de l'originale, à décrire les autres éditions parues entre 1671 et 1678, enfin à étudier de près les variantes qui distinguent l'édition *préoriginale* de 1669 de l'édition *originale* de 1670 (2) et, plus nombreuses que ne le croyait Louis Lafuma, celles qui apparaissent entre la « première première » et la « première seconde ». Toutes différences qui invitent à parler au pluriel des éditions de Port-Royal. Pour ne pas grossir notre étude, nous envisagerons simplement ici le texte original de 1670 et celui de 1678.

En dehors du domaine bibliographique, quelles remarques a inspiré ce livre dont les réimpressions incessantes montrent le succès considérable ? Essentiellement de violentes critiques. Victor Cousin en a nourri tout son *Rapport à l'Académie française* de 1842. Très justement sans doute, mais très lourdement, il a souligné le caractère incomplet et inexact de l'œuvre accom-

---

(1) Pages 121-143.

(2) Le premier, M. Léon Parcé vient d'en établir un relevé complet, qu'il a bien voulu nous soumettre.

plie, dénonçant les travestissements divers auxquels ont été soumis la pensée et le style de Pascal. Sans chercher à revenir sur ce réquisitoire, un Sainte-Beuve (3), un Brunschvicg (4) ont invoqué ce que le premier appelle des « circonstances très atténuantes ». La prudence qu'imposait aux hommes de Port-Royal le respect de la *paix de l'Eglise*, le souci de ne pas choquer le goût très classique des lecteurs de 1670 ont rendu inévitables les altérations constatées. Plaider les circonstances atténuantes, c'est quand même plaider coupable : la perspective demeure critique. Dans les travaux de Louis Lafuma, l'édition de Port-Royal est surtout considérée par rapport à la fameuse *Copie* et le principal souci du grand érudit est de montrer, en comparant l'ordre du manuscrit et l'ordre de l'édition, que le second est tout à fait indépendant du premier, en d'autres termes, que le classement de la *Copie* a été établi, non *en vue* de l'édition, mais *en fonction* de l'état des papiers de Pascal à sa mort, dont les éditeurs, quant à eux, n'ont pas tenu compte (5). Conclusion toute négative, comme celles des critiques précédents, et tendant de même à faire considérer l'édition de Port-Royal comme irrémédiablement dépassée et dépourvue d'intérêt actuel.

En 1907, Augustin Gazier a, pour sa part, adopté un point de vue plus positif. Composant sa propre édition des *Pensées*, il a résolument pris pour modèle, parce qu'il la jugeait la meilleure, celle qu'avaient préparée les amis de Pascal. Il s'est cependant bien gardé de reproduire le texte de 1670, ou de 1678. De son modèle, il a simplement conservé le classement. Il a révisé le texte sur l'autographe et réparti entre les divers « titres », à la suite de leur contenu primitif, les fragments omis par les premiers éditeurs. En fin de compte, le modèle a subi une transformation singulièrement profonde et l'on peut se demander s'il vaut la peine de garder le plan sans garder le texte.

Nous ne croyons pas qu'une édition moderne des *Pensées* puisse s'inspirer aussi étroitement de celle de Port-Royal. Il n'est pas question de revenir sur le fait qu'elle ne répond aucunement à nos exigences critiques. Ce n'est pas à dire que l'intelligence des *Pensées* ne puisse gagner à l'étude précise et directe des éditions publiées en 1670 et 1678. Les hommes qui les ont préparées avaient bien connu Pascal ; ils l'avaient entendu parler,

---

(3) Cité par Brunschvicg dans la petite édition des *Pensées et Opuscules*, 1897, pp. 258-262.

(4) *Ibid.*, et dans la grande édition des *Pensées*, t. I, 1904, pp. X-XIX.

(5) *Recherches pascaliennes*, Delmas, 1949, pp. 25-26.

dans la conversation ou sous forme de conférences, de son projet d'*Apologie de la religion chrétienne*. Ils étaient remarquablement placés pour comprendre et présenter l'œuvre inachevée. La nécessité d'obéir à certaines contingences a entraîné des altérations évidentes, mais le souci de servir la mémoire et les intentions d'un grand esprit n'est-il entré pour rien dans la conduite de leur travail ? N'est-il pas possible de recueillir de leur part d'intéressantes suggestions ? L'édition de Port-Royal offre sur toutes les autres cette supériorité qu'elle constitue un document. En tant que telle, elle mérite une étude positive qui demeure à faire. Cette étude, il ne peut s'agir ici de l'épuiser, mais seulement de la définir et de l'orienter (6). Nous essaierons principalement de répondre à une double question : qu'ont fait les éditeurs, d'abord sous le rapport du *texte*, puis sous celui du *classement* ?

## I. - LE TEXTE

Pour caractériser le texte publié en 1670, on a l'habitude de le comparer à celui des fragments originaux. C'est partir d'un principe fort contestable. Il est aisé de montrer que les éditeurs, comme il est naturel lorsqu'une mise au net a été effectuée, n'ont pas travaillé sur les originaux, mais sur la *Copie* — disons plutôt, comme la nécessité nous en apparaîtra plus loin, sur *les Copies*.

Mettons à part tout ce qui, dans les volumes publiés en 1670 et 1678, n'appartient pas véritablement aux *Pensées* : *Lettre sur la mort de son père*, *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, extraits de lettres à M<sup>lle</sup> de Roannez. Tous les fragments retenus des *Pensées* proprement dites figurent dans la *Copie* (7). Deux exceptions assez mystérieuses : parmi les additions de 1678 se comptent deux fragments pour lesquels nous n'avons ni original ni copie et dont nous ignorons totalement la source (8) : signe d'un effort, qui commençait alors et qui s'amplifiera par la suite, pour retrouver de nouvelles *Pensées*. Il ne peut être question ici de nous appesantir sur le cas de ces deux brefs fragments.

---

(6) En particulier nous laisserons à peu près complètement de côté toute recherche sur la signification des choix et des retranchements opérés par les éditeurs.

(7) Bibl. Nat., f. fr. 9203 (désigné ci-dessous par le sigle C<sup>1</sup>).

(8) XXVIII, 78 et XXXI, 42 ; Laf. 975 et 976 ; Br. 275 et 19.

Le recours exclusif à la *Copie* apparaît d'ailleurs encore plus évident si l'on se livre à une collation rigoureuse du texte. Toutes les fautes de lecture du copiste se retrouvent dans l'édition : gardons-nous d'y voir des corrections volontaires. Ainsi, *Copie* et édition donnent la phrase : « Les passions de l'âme troublent les sens et leur font des impressions fâcheuses », alors que l'*Original* porte « des impressions fausses » (9). Ou bien nous lisons de part et d'autre : « Le peuple a les opinions très saines ; par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie... », au lieu de « ... la prise » (10).

Autre exemple, plus complexe. Au sein d'un fragment bien connu, où s'esquisse un plan de l'*Apologie*, la *Copie* propose le membre de phrase suivant : « ... il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, en donner respect... ». Les mots en italiques sont en fait rayés dans l'*original* ; ils n'appartiennent pas véritablement au fragment, dans lequel ils introduisent même un contresens. Mais l'édition les a conservés, quitte à les rendre plus acceptables en opérant divers remaniements (11).

Dans la suite du même fragment, la *Copie* omet par erreur un membre de phrase très important : « ... et puis montrer qu'elle est vraie ». Or ces mots figurent dans l'édition. Faut-il invoquer un recours à l'*Original* ? Comment alors l'erreur précédemment signalée n'aurait-elle pas été corrigée ? Mieux vaut admettre qu'a été mise à contribution la *Seconde Copie* (12), qui, elle, donne un texte complet, ou, plus vraisemblablement à notre avis, une copie primitive aujourd'hui perdue, qui aurait servi de source aux deux autres (13).

Si le texte publié de ce fragment provient des *Copies* et d'elles exclusivement, il n'en a pas moins été profondément remanié par les éditeurs. Il convient maintenant d'étudier le mécanisme de ces remaniements. N'omettons pas cependant d'indiquer d'abord que, bien souvent, le texte des *Copies* est passé tel quel dans l'édition. Ainsi pour cette pensée, jugée pourtant

---

(9) *C<sup>1</sup>*, p. 13 ; Port-Royal, 1678, XXV, 16 ; Laf. 45 ; Br. 83.

(10) *C<sup>1</sup>*, p. 37 ; Port-Royal, 1678, XXIX, 11 ; Laf. 101 ; Br. 324.

(11) *C<sup>1</sup>*, p. 3 ; Port-Royal, 1678, XXVIII, 45 ; Laf. 12 ; Br. 187.

(12) *Bibl. Nat., f. fr. 12449*. Pour le passage allégué, voir p. 10.

(13) Sur cette hypothèse, et sur d'autres points traités sommairement les deux *Copies*, dans le recueil *Les Pensées de Pascal ont trois cents ans*, voir notre article *Aux origines de l'édition des Pensées : ans*, Clermont-Ferrand, 1970.

hardie : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre » (14).

Parmi les corrections, une première catégorie se distingue, dont il est indispensable de traiter à part : celles qui ont été portées d'abord sur la *Première Copie*. Trois mains, très reconnaissables, y ont procédé : celles d'Arnauld, de Nicole et d'Etienne Périer. Toutes leurs retouches ont été enregistrées dans les éditions.

La main d'Arnauld est la moins fréquente. Le grand docteur a manifesté une relative discrétion et n'a guère corrigé que le style. Il s'est surtout penché sur le célèbre fragment *Disproportion de l'homme*. Il s'emploie par exemple à en chasser le mot « univers ». Après son passage, nous lisons : « ... ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends *ce monde visible...* » et « Qu'il y voie une infinité *de mondes* ». La lecture singulière « ce raccourci d'abîme » devient « cet atome imperceptible », sans qu'il soit nécessaire, à notre avis, d'admettre, pour le mot « atome », une vérification sur l'*Original* (15). Selon la remarque générale que nous avons posée, on retrouve toutes ces corrections dans l'édition de 1670. Leur intérêt demeure très restreint.

Nicole est intervenu plus souvent et ses corrections tiennent beaucoup plus du commentaire. Ainsi, dans le chapitre *Soumission et usage de la raison*, plusieurs fragments brefs se sont trouvés enrichis par lui de développements qui les rendent plus explicites, sinon plus vigoureux (16). Mais c'est à propos de la célèbre pensée *Imagination* qu'il a joué le rôle le plus curieux. Le début bien connu, après quelques traits de plume de sa main, est devenu méconnaissable : « Cette maîtresse d'erreur que l'on appelle fantaisie et opinion est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours » (17). A plusieurs reprises par la suite, Nicole, toujours suivi par l'édition, a substitué « opinion » à « imagination ». Inutile de dire que le fragment prend un tout autre visage. Et pourtant, ces corrections, toutes contestables qu'elles soient, sont, à notre avis, de celles qui valent le meilleur des commentaires. Elles mettent en évidence le rapport étroit qui

---

(14) *C<sup>1</sup>*, p. 19 ; Port-Royal, 1678, XXXI, 30 ; Laf. 64 ; Br. 295.

(15) *C<sup>1</sup>*, p. 92 ; Port-Royal, 1678, XXII ; Laf. 199 ; Br. 72.

(16) *C<sup>1</sup>*, pp. 82 et 84 ; Port-Royal, 1678, V, 4 et 5 ; Laf. 174, 181, 182, 183 ; Br. 270, 255, 272, 253.

(17) *C<sup>1</sup>*, p. 8 *bis* (cf. 9 *bis* et 11) ; Port-Royal, 1678, XXV, 4 ; Laf. 44 ; Br. 82.

existe, dans l'esprit de Pascal, entre l'idée d' « imagination » et celle d' « opinion ». Elles nous invitent à découvrir un cheminement continu, quoique complexe, entre la notion de « puissances trompeuses » et celle, essentielle aux considérations sur la politique, d' « opinions du peuple saines ». L'édition de Port-Royal nous aide ainsi à saisir un principe profond d'unité dans la pensée pascalienne.

Les corrections d'Etienne Périer sont encore plus nombreuses, mais leur intérêt est sensiblement moindre. Elles visent surtout, non sans dommage pour la force du style, à rendre plus claires ou plus équilibrées des phrases très elliptiques. Ainsi, devant cette note très sommaire : « Non pas un abaissement qui nous rende incapable du bien, ni une sainteté exempte du mal », il a supprimé « Non pas » et donné à la phrase un commencement : « On ne trouve pas dans la religion chrétienne... » (18).

Etienne Périer est surtout intervenu, peut-être seul cette fois, dans la préparation de l'édition de 1678. C'est lui qui a marqué dans la *Copie*, en face d'une pensée publiée incomplètement en 1670, la mention suivante : « Il faut ajouter les 2 lignes suivantes à la pensée qui commence par ces mots : *Il y en a qui masquent...* Chap. des *Pensées diverses*, page 338, 1<sup>re</sup> édition » (19). Effectivement, l'addition a été faite en 1678. L'aîné des neveux de Pascal est aussi responsable des signes B, M et R (signifiant peut-être : bon, mauvais et à rejeter) portés en marge de certains fragments. Sans avoir reconnu la main qui a tracé ces signes, Louis Lafuma, du moins, a montré qu'ils se rapportaient à la préparation de l'édition de 1678 (20). De la même main enfin, des corrections à des fragments publiés pour la première fois en 1678. La plus curieuse concerne une pensée célèbre dont l'original est perdu : « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort... » (21). On se rappelle la dernière phrase : « C'est l'image de la condition des hommes. » Or cette phrase a été ajoutée, sur la *Première Copie*, par Etienne Périer. Elle est absente de la *Seconde Copie* (22). Il s'agit d'une glose, une glose fâcheuse, à notre avis,

---

(18) *C<sup>1</sup>*, p. 177 ; Port-Royal, 1678, III, 19 ; Laf. 353 ; Br. 529.

(19) *C<sup>1</sup>*, p. 317 ; en marge de la pensée Port-Royal, 1678, XXXI, 33 (comparer avec 1670) ; Laf. 509 ; Br. 49. Voir aussi Lafuma, *Histoire des Pensées de Pascal*, 1954, p. 42, qui attribue cette mention à Nicole, « sans doute ».

(20) *Ibid.*

(21) *C<sup>1</sup>*, p. 222 ; Port-Royal, 1678, XXVIII, 20 ; Laf. 434 ; Br. 199.

(22) Voir p. 435.

quoiqu'elle donne au fragment une conclusion qui lui manquait. Elle en précise trop le sens et nuit à la puissance suggestive de l'image.

Ces corrections inscrites dans la *Copie* ne représentent qu'une part infime de toutes celles qui ont été apportées aux textes publiés en 1670 et 1678. Pour les autres, nous ne pouvons en identifier les auteurs. Une comparaison complète des éditions avec les *Copies* fait ressortir leur extrême diversité. Nous croyons cependant pouvoir les classer en un petit nombre de catégories.

Une première distinction nous semble s'imposer : il est des retouches qui s'appliquent à un fragment unique, dont l'unité est rigoureusement préservée ; il en est d'autres qui comportent combinaison de plusieurs fragments entre eux et, en quelque sorte, constitution d'une nouvelle unité.

Dans le cas d'un fragment unique, le correcteur s'est souvent borné à de menus changements, concernant le plus souvent le style. Ainsi, devant une rédaction hâtive telle que celle-ci : « La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à user et dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et s'y assujettir », il a adouci les rudesses, supprimé les brachylogies, et proposé un texte plus terne, mais plus immédiatement intelligible : « La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à dominer sur les créatures et à en user ; mais aujourd'hui elle consiste à s'en séparer et à s'y assujettir » (23). Parfois, un terme qui risque de surprendre fait place à une sorte de traduction : « On ne voyagerait pas sur la mer, dit la *Copie*, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer ». A la fin, l'édition de Port-Royal substitue : « ... sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne » (24). L'expression est affadie, mais nous avons l'équivalent d'une note explicative.

Le style n'est pas toujours seul en cause dans ces modifications. Il arrive que la pensée soit intentionnellement précisée. Les rudesses de la pensée sont pourchassées au même titre que les rudesses du style. D'où le traitement subi par les formules brutales du fragment suivant : « Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voient clair et donner la vue aux aveugles ; guérir les malades et laisser mourir les sains ; appeler à pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs péchés ; remplir

---

(23) *C<sup>1</sup>*, p. 407 ; Port-Royal, 1678, XXVIII, 2 ; Laf. 788 ; Br. 486.

(24) *C<sup>1</sup>*, p. 27 ; Port-Royal, 1678, XXIV, 9 ; Laf. 77 ; Br. 152.

les indigents et laisser les riches vides. » Le début est complètement bouleversé : « Jésus-Christ est venu afin que ceux qui ne voyaient point vissent, et que ceux qui voyaient devinssent aveugles... ». Plus loin, une retouche significative : « ... laisser ceux qui se croyaient justes dans leurs péchés... » (25). Ces atténuations lèvent peut-être quelques équivoques, mais elles affaiblissent la pensée. Ce fait a été souvent remarqué. Mais, à notre avis, on n'a pas suffisamment montré que bien des corrections apportent un commentaire parfaitement exact, et nullement superflu. Nous lisons par exemple dans l'édition de Port-Royal : « La concupiscence et la force sont la source de toutes nos actions purement humaines. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires » (26). L'expression « purement humaines » a été ajoutée par les éditeurs. Elle est évidemment conforme à la stricte pensée de Pascal.

Déjà s'entrevoit dans ce dernier exemple un autre aspect du travail de correction, qui consiste plutôt en additions, en développements, en commentaires.

Ces additions ne font parfois que rendre explicite ce qui est déjà contenu dans le fragment ; elles peuvent contribuer à lever certaines hésitations quant au sens du texte. Pascal avait écrit : « Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques ». L'édition de Port-Royal précise en complétant : « ... l'amour de Dieu et celui du prochain. » (27). Il arrive que le commentaire soit beaucoup plus substantiel et projette sur le fragment une très utile lumière. Ainsi la *Copie*, fidèle à l'original, faisait commencer un fragment en ces termes : « Ils croient que Dieu est seul digne d'être aimé et d'être admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes... ». L'édition développe le « Ils » initial d'une manière fort intéressante : « Les platoniciens, et même Epictète et ses sectateurs... » (28). Autre type de commentaire dans la pensée suivante, où tous les mots en italiques ont été ajoutés par les éditeurs : « C'est une chose horrible de sentir *continuellement* s'écouler tout ce qu'on possède ; *et qu'on s'y puisse attacher, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.* » (29). L'analyse est plus complexe dans

---

(25) *C<sup>1</sup>*, p. 118 ; Port-Royal, 1678, XVIII, 12 ; Laf. 235 ; Br. 771.

(26) *C<sup>1</sup>*, p. 36 ; Port-Royal, 1678, XXIX, 9 ; Laf. 97 ; Br. 334.

(27) *C<sup>1</sup>*, p. 182 ; Port-Royal, 1678, XXVIII, 13 ; Laf. 376 ; Br. 484.

(28) *C<sup>1</sup>*, p. 61 ; Port-Royal, 1678, XXIX, 50 ; Laf. 142 ; Br. 463.

(29) *C<sup>1</sup>*, p. 395 ; Port-Royal, 1678, XXVIII, 18 ; Laf. 757 ; Br. 212.



le cas d'un fragment que la *Copie* transcrit ainsi : « Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds et tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute ». Les éditeurs se sont livrés à tout un remaniement : « Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds ; et je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir » (30). L'adaptation ne va pas sans quelque infidélité ; mais le texte, élaboré, devient plus cohérent (31).

La dernière phrase composée par les éditeurs suppose évidemment le recours à un fragment nouveau (32), qui se fond avec le premier : « Pensée fait la grandeur de l'homme » (33), où la substitution de « être » à « grandeur » donne à l'idée une tonalité plus cartésienne, conforme aux vues de Nicole et surtout d'Arnauld. Voilà donc un exemple de contamination de plusieurs fragments. Nous découvrons là un second type de retouches apportées par les éditeurs. Mais alors le problème du texte devient inséparable de celui du classement.

## II. - LE CLASSEMENT

L'ordonnance de l'édition de Port-Royal doit d'abord être considérée au niveau des grands ensembles. Nous irons ensuite progressivement au détail.

Les 32 chapitres de l'édition se répartissent aisément en trois grandes parties. La première correspond aux vingt premiers chapitres. Son unité tient à ce que l'intention apologétique en commande toute l'économie. Sa matière est indiquée par le début du titre inventé par les éditeurs de 1670, *Pensées de M. Pascal sur la religion*. La suite porte *sur quelques autres sujets*. La deuxième partie, plus brève que la première, corres-

---

(30) *C<sup>1</sup>*, p. 39 ; Port-Royal, 1678, XXIII, 1 ; Laf. 111 ; Br. 339.

(31) Dans un cas et un seul, à propos du *pari* (ch. VII), les éditeurs ont séparé leur commentaire du texte, auquel il forme une sorte d'introduction. Ce commentaire, souvent cité, nous semble d'une extrême pertinence.

(32) L'addition apportée au texte cité précédemment paraît bien aussi impliquer au moins le souvenir d'autres pensées.

(33) *C<sup>1</sup>*, p. 395 ; Laf. 759 ; Br. 346.

pondant aux chapitres XXI à XXVI, garde une rigoureuse unité. Le moraliste y succède à l'apologiste ; le sujet est désormais l'homme. Enfin une dernière partie, comportant un nombre restreint de chapitres, XXVII à XXXII, est cependant la plus ample de toutes : elle offre des pensées sur les sujets les plus divers, regroupées en chapitres dont les titres indiquent le caractère très général : *Pensées sur les miracles*, *Pensées chrétiennes*, *Pensées morales*, etc. C'est dans cette dernière partie qu'apparaissent tous les textes étrangers aux *Copies* : la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* (ch. XXXII), la *Lettre sur la mort de son père*, découpée en cinq morceaux constituant un chapitre *Pensées sur la mort* (XXX), les extraits de lettres à M<sup>lle</sup> de Roannez reconnus par Victor Cousin en 1842 parmi les fragments des chapitres XXVII et XXVIII, enfin les deux fragments de source inconnue ajoutés en 1678 dont nous avons parlé plus haut.

Augustin Gazier, qui avait déjà dégagé cette composition, en conteste la rigueur à propos notamment du chapitre IX, *Injustice et corruption de l'homme*, qu'il aurait vu mieux à sa place parmi les chapitres sur l'homme (34). Nous ne partageons pas ce point de vue. Le chapitre IX envisage le rapport entre l'homme et Dieu ; il est de caractère strictement apologétique. A partir du chapitre XXI, il ne s'agit plus que de morale. L'édition de Port-Royal est composée d'une manière parfaitement cohérente.

De cette composition d'ensemble, les éditeurs portent l'entière responsabilité. S'il est certain qu'ils ont puisé leur texte dans la *Copie*, il n'est pas moins assuré que leur plan est sans rapport avec celui que leur proposait cette source. A s'en tenir même à la seule partie apologétique, elle ne se déroule aucunement selon l'ordre désormais bien connu des 27 liasses. Il serait intéressant de dégager la signification de l'ordre qu'ils ont suivi. Nous noterons seulement qu'ils ont placé au début et à la fin des réflexions assurément fort importantes, mais qui, dans la *Copie*, occupent plutôt une position centrale. La remarque s'impose à propos du chapitre XX, *On ne connaît Dieu utilement que par Jésus-Christ*, dont le thème correspond à celui de la liasse 14 de la *Copie*, *Excellence de cette manière de prouver Dieu*. Nous l'appliquerions aussi au chapitre I, *Contre l'indifférence des athées*, où est exploité un long fragment, commençant par « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils

---

(34) Voir son édition des *Pensées*, 1907, p. 9.

combattent, avant que de la combattre... », étranger aux 27 liasses de la *Copie*, mais développant, à notre avis, le thème *La nature est corrompue*, qui devait suivre de peu le précédent (35). Le parti adopté sur ce dernier point par Port-Royal a été suivi ultérieurement par plusieurs éditeurs, notamment Faugère (1844) et Louis Lafuma dans ses éditions publiées à la librairie Delmas (1947, 1952, 1960). A cet égard, le classement de 1670 ne nous paraît pas avoir exercé une influence heureuse.

Mais il est des cas où ce classement fournit des suggestions fort intéressantes. Il confirme parfois des indications que l'on peut tirer aussi des *Copies*. C'est ainsi qu'il place les *Pensées sur les miracles* tout à fait en dehors de la partie apologétique ; les fragments retenus, où il est souvent question des miracles de l'Antéchrist, ont d'ailleurs une portée nettement polémique. Signe parmi d'autres que l'argumentation par les miracles ne devait pas entrer dans l'*Apologie* définitive. Plus intéressante encore, parce que cette conclusion ressort moins bien de la *Copie*, la constitution de certains chapitres qui mettent en évidence une démarche, à notre avis familière à Pascal, tendant à faire passer de l'idée d'une véritable religion à la reconnaissance de la véritable religion. Démarche indiquée notamment dans le titre du chapitre II, *Marques de la véritable religion*, mais commandant aussi l'organisation des chapitres III, *Véritable religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, et par le péché originel*, et IX, *Injustice et corruption de l'homme*.

En prenant des libertés avec l'ordre des papiers de Pascal tel qu'il était enregistré dans les *Copies*, les éditeurs de 1670 ont donc accompli une œuvre qu'il ne faut pas considérer comme toute négative, mais qui comporte bien des enseignements positifs.

Si nous passons du plan d'ensemble à la composition interne des chapitres, à la disposition des fragments les uns par rapport aux autres, nous découvrons un ordre fort souple, conforme à l'usage du XVII<sup>e</sup> siècle dans les recueils de maximes ou de pensées diverses. Mais, à cette échelle, la dépendance de l'édition par rapport à la *Copie* redevient tout à fait évidente. Assurément Louis Lafuma a-t-il raison de montrer la grande différence de contenu entre la liasse *Vanité* de la *Copie* et le chapitre XXIV, *Vanité de l'homme*. Cette différence tient sans doute pour une bonne part au fait que les éditeurs ont réparti les pensées morales

---

(35) Voir à ce sujet notre article précédemment cité.

entre les chapitres apologétiques et les chapitres sur l'homme. Mais on ne peut absolument généraliser ce cas. Certains chapitres de l'édition sont entièrement composés de fragments empruntés à une liasse unique de la *Copie* : ainsi pour le chapitre V, qui doit à la *Copie* même son titre, *Soumission et usage de la raison*. Le chapitre VI, *Foi sans raisonnement*, vient tout entier de la *Conclusion de la Copie* (36). Le chapitre XV, *Preuves de Jésus-Christ par les prophéties*, tire une grande partie de sa matière de la liasse *Prophéties*, tout comme le chapitre XXV, *Faiblesse de l'homme*, est essentiellement tributaire de la liasse *Vanité*. Donc, si la conclusion de Louis Lafuma, lorsqu'il refuse d'attribuer l'ordre de la *Copie* aux éditeurs, n'est guère contestable, son argumentation nous semble trop rapide et peu rigoureuse.

On peut même s'apercevoir que, pour disposer les fragments dans les chapitres, les éditeurs ont souvent suivi l'ordre que leur offrait la *Copie* : il est intéressant à cet égard d'étudier la composition du chapitre XXIX, *Pensées morales*.

Bien entendu, tout ce qui, dans l'édition, s'explique par la *Copie* nous renvoie à celle-ci : mieux vaut recourir à la source. Restent les autres cas, où les éditeurs ont déterminé eux-mêmes le classement. Les regroupements opérés alors méritent la plus grande attention, et sont susceptibles de fournir des ressources pour l'interprétation du texte.

Des problèmes de composition se posent enfin au niveau de chaque pensée particulière. Il arrive en effet que ce qu'on pourrait appeler les fragments-unités de l'édition ne correspondent pas aux fragments-unités de la *Copie*, par suite soit de dissociations, soit de regroupements.

Il est rare qu'un long fragment, lorsqu'il entre dans l'édition, ne soit pas découpé en fragments plus petits, en même temps d'ailleurs qu'il subit des retranchements, et parfois des additions. Le fragment *Imagination* s'est trouvé découpé en sept ou huit morceaux (37), tous rangés dans le chapitre XXV, *Faiblesse de l'homme*. Le *pari* a donné naissance à trois morceaux : deux d'entre eux fournissent l'essentiel du chapitre VII et en

---

(36) Un élément terminal dans la *Copie* devient donc central dans l'édition : constatation inverse, et complémentaire, de celle que nous avons faite plus haut.

(37) Selon que l'on considère comme un tout ou que l'on distingue les fragments Laf. 44-45, Br. 82-83. Voir Port-Royal, 1678, XXV, 4, 7, 8, 9, 11, 13, 14, 16.

commandent le titre : *Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne* ; un troisième achève le chapitre des *Pensées chrétiennes* (38). Plus complexe la subdivision de la pensée *Disproportion de l'homme*, dont une bonne part occupe à elle seule tout le chapitre XXII, *Connaissance générale de l'homme*. La suite se découvre parmi les *Pensées diverses* (39), mais une comparaison précise avec la *Copie* fait apparaître d'importants chevauchements entre le premier et le second morceau. Dans le cas du *divertissement*, l'analyse est plus délicate encore : trois morceaux seulement, et regroupés dans le chapitre XXVI, *Misère de l'homme*, mais des contaminations avec d'autres fragments conjuguent leurs effets avec ceux de la division (40).

Pourquoi ces dissociations ? Les éditeurs ont sans doute voulu accentuer le caractère de pensées détachées qu'offrirait l'ouvrage inachevé. En brisant la continuité de textes étendus, en multipliant les repos, ils ont cherché à susciter chez le lecteur une attitude constante de réflexion, de méditation. Pour la critique aujourd'hui, leur intérêt demeure assez mince, même lorsque certains rapprochements s'en trouvent facilités.

En revanche la combinaison de fragments entre eux suppose de la part des éditeurs une refonte du texte équivalent à un commentaire dont l'intérêt peut être considérable.

Passons sur un type de combinaison qui ne saurait offrir ces avantages. Plusieurs pensées de l'édition sont obtenues par réunion dans un ensemble unique de fragments distincts, mais consécutifs, dans la *Copie*. Un exemple : « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu ! Avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre ! » (41). Les limites des fragments consécutifs n'étant pas toujours bien nettes dans la *Copie*, de tels regroupements peuvent être fortuits.

Lorsque les fragments ne sont plus consécutifs, l'intention de les associer est certaine, même dans le cas de simple juxta-

---

(38) XXIX, 80. Voir *C<sup>1</sup>*, pp. 201-208 ; Laf. 418 ; Br. 233.

(39) XXXI, 27. Voir *C<sup>1</sup>*, pp. 91-100 ; Laf. 199 ; Br. 72.

(40) Port-Royal, 1678, XXVI, 1, 2, 3. Cf. *C<sup>1</sup>*, pp. 53-58 ; Laf. 136 ; Br. 139.

(41) *C<sup>1</sup>*, p. 178 ; Port-Royal, 1678, III, 22 ; Laf. 357 et 358 ; Br. 541 et 538.

position. Ainsi pour ces fragments, qui d'ailleurs se présentent dans la *Copie* à peu de distance : « Les athées doivent dire des choses parfaitement claires. Or il faudrait avoir perdu le sens pour dire qu'il est parfaitement clair que l'âme est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic : mais il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. » (42). Association évidemment heureuse, mais qui s'imposait.

Des combinaisons autrement suggestives apparaissent souvent. Dans le chapitre XXI, qui a pour thème les contrariétés de l'homme, ce thème est développé d'abord sous un long n° 1. Les éditeurs l'ont constitué en mettant bout à bout les deux fragments principaux des liasses *Contrariétés* et *Le Souverain Bien*, le premier opposant pyrrhoniens et dogmatistes, le second insistant sur les contradictions des hommes dans leur recherche du bonheur. L'idée des contrariétés se trouve ainsi développée d'abord quant au problème de la vérité, puis quant au problème du bonheur. Le rapport entre les deux développements est souligné par une glose des éditeurs : « Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions ». Transition un peu lourde, un peu scolaire, mais qui établit heureusement une distinction, essentielle à notre avis chez Pascal, entre deux perspectives sur l'homme. Pour être complet, ajoutons que ce morceau s'ouvre par une introduction, que les éditeurs ont rédigée eux-mêmes, non sans s'inspirer lointainement de certaines pensées, et qu'il se complète par deux fragments empruntés à la liasse *Philosophes*, relatifs également au problème du bonheur (43).

Ce n'est pas tout. A l'intérieur du long fragment sur le souverain bien, a été enclavé un autre fragment, bien fait pour embarrasser les commentateurs : « Les trois concupiscences ont fait trois sectes, et les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences. » (44). Cette phrase est donnée comme complément à celle-ci (nous citons l'édition) : « Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les

---

(42) *C<sup>1</sup>*, p. 79 ; Port-Royal, 1678, XXVIII, 22 ; Laf. 161 et 164 ; Br. 221 et 218.

(43) Ces quatre fragments sont Laf. 131, 148, 143, 146 ; Br. 434, 425, 464, 350 (cf. *C<sup>1</sup>*, pp. 48-52, 65-66, 61-62).

(44) *C<sup>1</sup>*, p. 62 ; Laf. 145 ; Br. 461. Voir sur ce fragment l'étude de M<sup>me</sup> Rodis-Lewis, *Les trois concupiscences*, dans *Chroniques de Port-Royal*, 1963, pp. 81-92.

curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. » Précieux rapprochement, encore qu'il ne lève pas toute difficulté.

Nous citerons pour finir un exemple de remaniement beaucoup plus profond, un morceau où la contamination de fragments se complète par l'adjonction d'importantes gloses. Il s'agit d'un fragment sur le divertissement (XXVI, 4), formé d'éléments multiples que nous essaierons de dégager en notes :

« Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser (45) : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux (bq). Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement (47). Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme (48), il se trouve que l'ennui qui est son mal le plus sensible est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison, et que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux (49). Et l'un et l'autre est une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme et en même temps de sa grandeur, puisque l'homme ne s'ennuie de tout et ne cherche cette multitude d'occupations que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures (50), sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous ni dans les créatures, mais en Dieu seul » (51).

---

(45) Laf. 133 ; Br. 168 ; cf. C<sup>1</sup>, p. 53.

(46) « Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux », lit-on dans la partie centrale du fragment *Divertissement*, Laf. 136 ; Br. 139 ; cf. C<sup>1</sup>, p. 55.

(47) Glose, dans laquelle on peut reconnaître un souvenir lointain de plusieurs pensées, notamment du début de Laf. 414 ; Br. 171 (C<sup>1</sup>, p. 198) : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères ».

(48) « La sensibilité de l'homme aux petites choses et l'insensibilité aux plus grandes choses, marque d'un étrange renversement », Laf. 632 ; Br. 198 ; cf. C<sup>1</sup>, p. 361.

(49) Glose, où se reconnaît peut-être un lointain écho du fragment déjà signalé, Laf. 414.

(50) Glose, où transparaît le thème du *Souverain Bien*, Laf. 148.

(51) Paraphrase de la fin de Laf. 407 ; Br. 465 : « Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous » ; cf. C<sup>1</sup>, p. 196, qui termine « et dans nous-même ».

Si loin que nous soyons, dans la plus grande partie de ce morceau, du texte authentique de Pascal, nous sommes très près de sa pensée profonde. Une synthèse très habile, supposant une connaissance minutieuse de la *Copie* et, plus encore, une longue fréquentation de Pascal, s'élabore entre toute une série de thèmes majeurs : ennui, divertissement, souverain bien, misère, grandeur, corruption, Dieu et les créatures. La dialectique de l'ennui et du divertissement est indiquée plus nettement que Pascal ne l'a jamais fait et, à notre avis, de la manière la plus exacte. L'infidélité à la lettre nous aide à comprendre l'esprit.



Cette brève étude nous mène à deux séries de conclusions. La première concerne la méthode suivie par les éditeurs de 1670 et 1678. On se rappelle le passage où Etienne Périer, dans la *Préface*, définit les trois manières de procéder successivement envisagées. La première consistait à faire imprimer les fragments « tout de suite dans le même état qu'on les avait trouvés », ce qui signifie pratiquement éditer la *Copie*. La seconde était « d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragments le dessein de Monsieur Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il voulait faire », en d'autres termes, de faire la synthèse des fragments en les unissant dans une rédaction continue. Troisième manière, à laquelle on s'est finalement résolu : « L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer, si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets ». Nous croyons avoir montré qu'en fait ces trois méthodes ont été concurremment employées. Nous avons trouvé des exemples de fidélité à la *Copie*, des exemples de remaniements aboutissant à une véritable recreation, enfin le fait d'un choix et d'un classement dus aux seuls éditeurs. L'édition de Port-Royal n'est pas homogène. Le travail a sans doute été distribué à divers collaborateurs qui ont conçu leur tâche chacun à sa manière. On ne peut juger leur œuvre en fonction d'un critère unique.

Quel intérêt présente aujourd'hui l'édition de Port-Royal ? Sur ce point nous devons poser une autre série de conclusions.



Nous avons été amenés par une logique toute naturelle à une constatation paradoxale : l'édition si violemment critiquée pour les altérations qu'elle a fait subir au texte original n'est vraiment intéressante pour nous que dans la mesure même de ces altérations. Sans doute, tout ce qui, en elle, reflète le contenu des *Copies*, fournit des arguments nouveaux pour démontrer la grande valeur documentaire de celles-ci, mais, du même coup, nous invite à négliger l'édition en faveur de ces *Copies* elles-mêmes. En revanche, lorsque les éditeurs ont remanié le texte et bouleversé le classement que leur offraient leurs sources, plus encore, dirons-nous, lorsqu'ils se sont livrés à des gloses, lorsqu'ils ont ajouté au texte des commentaires de leur cru, ils ont pu chaque fois nous faire bénéficier de la connaissance personnelle et intime qu'ils avaient de Pascal. Nous ne sommes jamais obligés de les suivre. Il est des cas où nous les prenons en flagrant délit d'infidélité. Mais souvent aussi, plus souvent qu'on ne le pense, ils fournissent au commentateur un précieux excitant, par l'apport d'interprétations suggestives, éclairantes, voire lumineuses.